1f95 LES PEINTRES ILLUSTRES 1f95

FRAGONARD

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & Cie EDITEURS

FRAGON

EX
LIBRIS

LES PEINTRES
ILLUSTRES

FRAGONARD

POUR PARAÎTRE LE 1ER DE CHAQUE MOIS :

RAPHAEL.
GREUZE.
FRANZ HALS.
GAINSBOROUGH.
LEONARD DE VINCI.
BOTTICELLI.
VAN DYCK.
RUBENS.
HOLBEIN.
LE TINTORET.
FRA ANGELICO.
WATTEAU.
MILLET.
MURILLO.
INGRES.
DELACROIX.
LE TITIEN.
COROT.

DÉJA PARUS :

VIGÉE LE BRUN.
REYNOLDS.
VELAZQUEZ.
REMBRANDT.
CHARDIN.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu
151461
D 129/23

PLANCHE I.—L'ENFANT BLOND

(Collection Wallace, Londres)

Avec le "Chiffre d'Amour" et "La Balançoire," cette exquise étude d'un enfant blond est une des œuvres les plus célèbres de Fragonard dans la collection Wallace.

LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRI ROUJON,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Fragonard

HUIT REPRODUCTIONS FAC-SIMILE EN COULEURS

PIERRE LAFITTE ET Cie
EDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ELYSÉES, PARIS

TABLE DES MATIÈRES

Page

I. Les Origines 11

II. Rome 19

III. Madame Du Barry 33

IV. Le Mariage 50

V. La Terreur 61

VI. La Fin 75

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Planche.

I. L'Enfant Blond . . . . Frontispice
Collection Wallace, Londres.

II. Le Billet Doux 16
Galerie Wilderstein.

III. Dites Donc: s'il vous plait! . . 24
Collection Wallace, Londres.

IV. Figure de Fantaisie 32
Musée du Louvre.

V. La Leçon de Musique . . . 48
Musée du Louvre.

VI. L'Etude 56
Musée du Louvre.

VII. Le Chiffre d'Amour 64
Collection Wallace, Londres.

VIII. Le Voeu à l'Amour 72
Musée du Louvre.

FRAGONARD, 1732-1806

I

LES ORIGINES

DEVANT ce décor merveilleux des Alpes du sud de la France, en cette Provence toute fleurie et embaumante qui se baigne dans les eaux bleues de la Méditerranée, s'élève la ville de Grasse parmi des ombrages d'oliviers.

C'est là que, dans une rue étroite, obscure, naquit le 1er Avril de l'année 1732, le fils d'un gantier de la ville, l'honorable Fragonard ; le prêtre le baptisa du nom de Jean Honoré.

En regardant de sa demeure les pentes ensoleillées qui descendaient jusqu'à la mer, et, croyant que l'univers se résumait à ce coin béni, il vouait son fils au commerce et à la vie tranquille de cette petite ville de province, où les rumeurs du Paris brillant et fanfreluché d'alors ne parvenaient que rarement ; l'intérieur de la pièce où l'enfant vit la lumière pour la première fois était triste et sombre, mais au dehors le ciel était merveilleusement bleu, les champs étaient parfumés de violettes, toute la nature était parée de la broderie éclatante des fleurs aux mille teintes variées. Et cette clarté radieuse

du Midi emplit le regard de l'enfant pendant seize années, de telle sorte que ses mains brûlaient d'exprimer la splendeur qu'il voyait.

La magie de ce jardin ne le quitta jamais, brillantant de son charme toute sa pensée, l'incitant à en transmettre la beauté au reste du monde. Elle se glissa dans sa boîte de couleurs, puis sur sa palette, et sur la toile gardienne de ses chefs-d'œuvre, et c'est à elle qu'il dût son immortalité.

Quand il naquit, François Boucher revenait d'Italie à Paris, vers trente ans, pour être admis aux honneurs officiels. L'enfant grandit dans sa demeure provençale pendant que celui-ci, gagnant son siège à l'Académie, créait ses Pastorales, ses Vénus et ses Cupidons, modifiant ainsi tout le style de l'art

français, innovant la gracieuseté voluptueuse qui convenait si bien à l'époque de plaisirs du règne de Louis XV.

Les informations politiques arrivaient à Grasse lentement ; cependant ce garçonnet de onze ans avait entendu parler de la mort du ministre, le vieux cardinal Fleury, et de l'élévation au rang d'épouse royale, sous le titre de duchesse de Châteauroux, de la plus jeune des filles de la maison historique de Nesle.

A treize ans, le jeune Fragonard sut par de vagues rumeurs le nouveau scandale qui faisait beaucoup médire de la royauté dans toute la France. Le roi nommait Mme Lenormant d'Etioles marquise de Pompadour, et abandonnait son sceptre en ses jolies mains.

Ce fut elle qui gouverna pendant les seize années suivantes.

PLANCHE II.—LE BILLET DOUX

(Galerie Wilderstein)

Une des plus jolies inspirations du peintre, où il a le mieux exprimé la futilité d'amour de son époque ; toute la coquetterie maniérée de la femme du XVIII^e^ siècle apparaît dans cette anecdote, traitée avec un charme exquis.

Son activité, son énergie, son intelligence étaient remarquables ; chaque affaire d'Etat était discutée et arrêtée sous sa direction ; les ministres, les ambassadeurs, les maréchaux, venaient tenir conseil dans son boudoir ; elle était dispensatrice de toutes les faveurs royales ; les grades dans l'armée, dans l'Eglise, dans la magistrature, pouvaient être obtenus par sa seule influence.

Comme si tout cela n'était pas un fardeau assez lourd pour les jolies épaules d'une frèle créature humaine, elle s'occupait encore de fonder la manufacture de porcelaines de Sèvres, donnant ainsi à la France une industrie lucrative, puis la grande école militaire de Saint-Cyr. Elle protégeait tous les travaux, tous les arts, avait un goût précieux, créa un style charmant qui porte son nom. Elle avait

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu

réuni autour d'elle les plus grands esprits, les meilleurs artistes de l'époque. Voltaire, Boucher et La Tour furent ses familiers ; toute pensée nouvelle qui naissait en France trouvait un asile sûr auprès d'elle. Elle était prodigue d'encouragements à ceux qui embellissaient sa demeure et meublaient le Palais Royal. C'est elle qui fit se révéler Boucher. Aussi celui-ci est-il réellement son peintre, portant à son plein épanouissement la manière créée par Watteau, la féerie des Fêtes galantes, et ces Pastorales où des bergers et des bergères folâtrent en d'agréables paysages, ces tableaux de Vénus dans lesquels les Cupidons voltigent et jouent parmi un monde d'élégance et de charme présidé par la déesse de l'amour.

II
ROME

Mais tout cela n'arrivait que comme un écho lointain de Paris dans les ruelles escarpées et sous les oliviers de Grasse où le jeune Fragonard approchait de sa quinzième année, subissant la griserie de son pays natal.

Tout-à-coup il apprend que son père, renonçant à ses rêves de commerce pour lui, l'a engagé comme petit clerc chez un notaire.

Cet idéal de la classe moyenne en France n'était pas le sien, et ne lui apparaissait pas le but final de son ambition. Il fit de suite le désespoir de son patron parce qu'il perdait son temps à couvrir les actes de griffonnages au crayon, si bien que ce brave homme lui conseilla bientôt lui-même de suivre son penchant.

La mère, femme de bon sens, à l'intelligence ouverte, rassembla ses croquis, et partit avec lui en diligence pour Paris

Aussitôt arrivée elle s'inquiéta de savoir quel était le plus grand peintre du moment, et elle conduisit son fils à l'atelier du favori du Roi, Boucher, alors au sommet de sa carrière. Il demeurait rue de Grenelle Saint-Honoré.

L'enfant regarda, non sans étonnement, le *Grand rapt d'Europe* qui était sur le chevalet, tandis que sa mère, racontant l'histoire de son fils avec son rude accent provençal, jetait à la dérobée des regards remplis de respectueuse admiration sur les Vénus et les Pastorales.

Elle supplia le maître de faire de son fils un génie, et Boucher, le sourire bienveillant sur les lèvres, ayant considéré le travail du soi-disant prodige: "Il faudra

revenir dans six mois, dit-il, votre fils manque de l'habileté suffisante dans le maniement de ses outils pour entrer à mon atelier et bénéficier de mes leçons; menez-le à Chardin, le plus grand peintre français, le plus capable d'enseigner la maîtrise de notre profession."

Le jeune homme alla trouver Chardin, celui-ci lui mit immédiatement en main la palette, le fit se servir uniquement de terre de Sienne comme couleur, le conseilla au fur et à mesure, lui fit copier des dessins pris parmi les chefs-d'œuvre de son temps, insistant sur la nécessité de peindre *largement, fermement et fidèlement.*

Le jeune Fragonard fit si peu de progrès que Chardin écrivit à ses parents qu'il n'en pouvait rien tirer et qu'il le renvoyait de son atelier.

Livré à lui-même, il visita les églises

de Paris, s'attardant à admirer les œuvres qui s'y trouvaient ; il les fixait dans sa vision et, de retour à son modeste logis, il les reproduisait de souvenir chaque soir.

Au bout de six mois, il se rendit de nouveau chez Boucher, ses esquisses sous le bras, et, cette fois, il ne fut pas renvoyé.

Etonné des progrès du jeune homme, frappé de sa volonté, Boucher le prit avec lui, et le fit travailler aux grands cartons décoratifs que les artistes avaient à faire de leurs tableaux pour servir de modèles aux tapisseries des Gobelins et de Beauvais.

L'artiste peignait le tableau en petit, puis devait en faire un agrandissement dans les dimensions qu'aurait la reproduction en tapisserie. Cet agrandissement était brossé largement par des élèves, le maître y ajoutait au dernier moment

PLANCHE III.—DITES DONC : S'IL VOUS PLAIT !

(Collection Wallace, Londres)

Après son mariage, Fragonard consacra quelques tableaux à la glorification de la vie familiale, et l'un de ses plus charmants est celui de cette jeune mère s'adressant à ce délicieux petit bonhomme à demi-nu qui attend sa tartine. Un dessin de ce tableau fait partie de la collection de la Comtesse de Pourtalès.

quelques retouches qui lui permettaient de pouvoir le signer de son nom. Le directeur de la Manufacture conservait la peinture "en petit" et les tisserands travaillaient d'après l'autre.

Ce travail d'agrandissement des tableaux de Boucher fut un entraînement précieux pour Fragonard.

Le Directeur général des Monuments du Roi (que nous appellerions actuellement le sous-secrétaire d'Etat au Beaux-Arts) Lenormant de Tournehem, parent de Mme de Pompadour, mourut subitement en novembre 1751. Elle fit aussitôt nommer à sa place son frère Abel Poisson de Vandières, qui apporta dans ses fonctions un goût exquis, une nature loyale et des aptitudes marquées. Le roi qui l'aimait beaucoup et l'appelait "petit frère," le fit peu après Marquis de Marigny, et

Fragonard, comme beaucoup d'artistes d'alors, devait devenir son obligé.

Après quelques années d'étude, Boucher, avec le bienveillant intérêt qu'il prenait aux efforts de la jeunesse et particulièrement de ses propres élèves, conseilla à Fragonard de concourir pour le prix de Rome, lui faisant ressortir les avantages qu'il pourrait en retirer.

A vingt ans, sans préparation et sans être élève de l'Académie, Fragonard remporte le prix avec son *"Jeroboam sacrifiant aux Idoles."* C'est à ce moment même que Boucher reçut un atelier et un logement au Louvre.

Pendant les trois années suivantes, Fragonard fit partie de l'École du Roi, fut parmi les *Elèves protégés* sous la direction de Carle Van Loo. Il continua à travailler chez Boucher, tout en commençant à

peindre pour son compte des tableaux tels que *"La Peau de buffle de L'Aveugle"* et d'autres du même genre.

En 1756, âgé de vingt-quatre ans, Fragonard se rendit à Rome aux frais du roi.

Le voyage en Italie était partie essentielle de l'éducation d'un artiste désirant atteindre aux honneurs académiques.

Il partit, songeant à l'adieu de son maître Boucher: "Mon cher Frago, vous allez en Italie voir les œuvres de Raphaël et de Michel-Ange, mais, je vous le dis en confidence, comme ami, si vous les prenez au sérieux, vous êtes perdu." *Perdu* n'est pas le mot qui fut prononcé car Boucher avait son franc-parler, quelque peu rabelaisien.

Arrivé à Rome, Fragonard fut, comme son maître l'avait été avant lui, assailli et

tourmenté par des doutes, des incertitudes, des hésitations. Pendant plusieurs mois, il ne produisit presque rien ; en face des merveilles de Michel-Ange et de Raphaël, il était ému par la noblesse de leur dessin, mais il était trop essentiellement pénétré du génie français, trop épris de l'art de son maître, pour que son esprit puisse être influencé. Ce fut son salut. Il échappa à la tentation d'apprendre par la vision d'autrui, il évita de compromettre sa propre personnalité dans de mauvais reflets de l'art italien, Rome ne fut pas son tombeau comme elle le fut pour tant d'artistes d'avenir, et il sortit de là fort et sain. Tiepolo guida sans doute son inspiration et lui donna les éléments de son métier ; mais l'influence bien française de Boucher le rappela à la vérité native ; enfin son génie s'éveilla, il allait en donner les preuves.

L'éclat des couleurs sous le climat Italien, le charme des paysages, étaient les leçons vivantes qui le pénétraient plus profondément que toutes les œuvres des anciens, et ses efforts pour les fixer sur la toile donnaient à l'habileté de sa main une grâce ordonnée qui était d'un plus grand effet vital que les travaux des maîtres.

Il se trouva que Natoire, alors directeur de la villa Mancini (Ecole royale) ayant signalé à Marigny la peine qu'il éprouvait des débuts très lents du jeune peintre, parla de lui avec tant d'enthousiasme qu'il lui fit prolonger son séjour à Rome.

De ce moment date l'amitié qui durera toute la vie avec Hubert Robert déjà connu, et avec l'abbé de Saint Non, qui devait graver les œuvres des deux jeunes peintres, et, par là, répandre leurs noms à l'étranger.

Les relations de St. Non lui procurèrent le logement gratuit en la Villa d'Este où ses deux amis le rejoignirent, et il s'en suivit une délicieuse intimité entre ces trois hommes. Deux années s'écoulèrent ainsi agréablement au milieu d'un des plus beaux sites d'Italie ; les ruines anciennes, les eaux courantes, les arbres majestueux laissèrent dans l'imagination de Fragonard une impression tellement vive qu'elle se reflétera souvent dans ses toiles, développant en lui un sentiment ému de la nature et une connaissance approfondie de la lumière dont il baignera ses scènes de plus tard ; c'est de ce séjour en Italie que Fragonard rapporta l'amour de ces grands jardins qui lui serviront si souvent de décors.

Fragonard devait enfin songer à revenir d'Italie.

PLANCHE IV.—FIGURE DE FANTAISIE

(Musée du Louvre)

De cette pose un peu théâtrale le peintre s'est souvenu quand il a fait son fameux portrait de Diderot ; cette "figure de fantaisie" a dû être exécutée d'après un acteur du temps.

En compagnie de St. Non, avec des arrêts à Bologne et à Venise, il se dirigea lentement vers Paris, où il rentra après cinq années de pérégrinations, en 1761, dans sa vingt-neuvième année, sans avoir été détourné de sa véritable voie par l'éducation académique, son art reposant sur celui de Boucher complété par une étude approfondie de la nature.

Il arrivait le cerveau bouillonnant d'idées de composition, rempli d'ardeur pour son art, ambitieux de produire des chefs-d'œuvre, brûlant du désir de se faire connaître.

III

MADAME DU BARRY

Quand Fragonard rentra ainsi à Paris, il trouva un grand changement survenu chez son maître Boucher.

L'œuvre du vieux peintre était attaquée vivement par les critiques. La philosophie nouvelle demandait à l'œuvre d'art la traduction de sentiments ennoblis et un enseignement moral. Le pauvre Boucher était bien embarrassé de cela, regardait d'un œil anxieux cette transformation, d'autant que l'âge était venu, mettant des rides sur ses traits subtils et bons, affaiblissant sa vue. Il ne pouvait ignorer complètement les modifications qui se produisaient dans le goût public. Les idées des écrivains pénétraient un peu partout. On commençait à parler des jours antiques et grandioses de la Grèce et de Rome.

Fragonard se mit aussitôt à travailler au tableau historique ou mythologique que doit produire tout bénéficiaire du prix de Rome, à son retour d'Italie. Il peignit *Le Grand Prêtre Coresus se tuant pour sauver*

Callirhoe, qui, bien que mal placé au Salon (il est actuellement au Louvre), reçut des académiciens et des critiques beaucoup d'éloges. Le seul reproche qui lui fut fait c'est une accusation de froideur et de timidité, qui paraît étrange quand on pense aux œuvres futures qui provoqueront difficilement semblable critique.

Pendant les deux années suivantes, il s'essaya au style académique, mais les louanges de Diderot et de Grimm ne lui apportaient pas la fortune ; il résolut de ne plus peindre de ces sujets qui ne plaisaient qu'à un petit nombre ; il n'avait en effet pas de goût pour ce genre et peu de sympathie pour l'antiquaille. Comme son maître, il était un véritable enfant du pays de France, bien de son temps, s'attachant à la glorification de la vie, telle qu'elle se manifestait sous ses

yeux. Il se mit résolument à peindre ce qu'il voyait autour de lui.

Le succès lui vint d'une bien singulière facon.

Un jeune élégant de la cour, un baron de Saint-Julien, alla trouver, avec celle qu'il aimait, le peintre Doyen pour lui demander de la représenter balancée par un évêque tandis qu'il regardait les jolis pieds de la jeune fille fendant l'air. Doyen eut des scrupules, refusa d'exécuter cette composition, et recommanda Fragonard.

Celui-ci accepta, avec cette modification cependant, qu'il fit balancer la belle jeune femme par son mari, et il profita de l'occasion pour faire un de ses plus délicieux paysages comme on peut le voir à la galerie Wallace à Londres où se trouve ce tableau célèbre, *Les Hasards heureux de l'Escarpolette.*

L'effet fut prodigieux.

La gravure de De Launay popularisa l'œuvre ; les nobles, les riches financiers, le monde des plaisirs et des fêtes voulait maintenant posséder des toiles signées de Fragonard. Boucher était devenu vieux et souffrant, et de même qu'il avait été le peintre à la mode sous Mme de Pompadour, Fragonard allait devenir le favori de la cour, du théâtre, des salons, des boudoirs, sous Mme Du Barry.

Trouvant un marché tout prêt pour les sujets galants, il donna cours à son penchant naturel. Ses tableaux eurent aussitôt la vogue. La France sous Mme de Pompadour, surtout à la fin de son règne, fut follement prodigue de ces fantaisies d'installation qui nous ravissent encore ; une jolie maison, de beaux meubles, de charmantes décorations étaient une nécessité pour qui voulait être à la mode.

C'est en vain qu'on chercherait dans les chefs-d'œuvre de Fragonard l'innocence affectée, la fadeur naïve, la chaste sentimentalité de Greuze. Il ne savait rien de tout cela et s'en souciait encore moins. Il avait un pinceau audacieux ; mais quelque malice qu'il y eût dans le sujet, il en profitait toujours pour faire un admirable décor de nature.

Il avait toutes les qualités qui conviennent à un peintre décorateur ; n'est-ce pas aux artistes du XVIII^{ème} siècle que nous pouvons sûrement avoir recours pour voir des peintures qui font des murs d'un salon un délice. On a plaisir à vivre entre ces ornementations. Son tableau *La Fête de Saint-Cloud,* dans la salle à manger du gouverneur de la Banque de France, est un des plus beaux paysages décoratifs que l'on connaisse.

Il produisait alors un nombre considérable de tableaux, c'est sa première période, celle de *L'Amour Conquérant,* de *La Flèche,* de *La Fontaine d'Amour,* de *La Gimblette,* des *Baigneuses,* de *La Bacchante endormie,* du *Début du Modèle.*

Son maître, Boucher, âgé, ne pouvait plus exécuter les travaux qu'on lui demandait, et, c'est pour faire avancer son brillant élève, qu'il l'introduisit chez un ami, le fermier général Bergeret de Grandcour, homme très riche, amateur d'art, membre honoraire de l'Académie royale, qui devint un des protecteurs les plus généreux de Fragonard, l'un de ses meilleurs amis. Il lui commanda même plusieurs panneaux, l'année même de la superbe *"Fête de St. Cloud,"* Fragonard avait alors 35 ans.

Mme de Pompadour tomba malade à la

suite d'un rhume, et mourut le 15 avril 1764 dans sa 42ème année.

Quoiqu'on puisse dire de cette créature avisée, calculatrice, infiniment séduisante, qui, pour gagner la faveur d'un roi, foulait sous ses petits pieds toutes ses pudeurs de femme, qui ne connaissait pas de scrupule, était sans merci et sans pardon, sans remords, implacable dans la vengeance, qui restait sourde aux plaintes venant de la Bastille, dont le cœur ne connaissait que l'égoïsme, il faut reconnaître cependant qu'elle rendit grand service à l'art français. Non-seulement elle encouragea et provoqua la production des meilleures œuvres de son époque, mais elle voulut que les artistes fussent de leur temps au lieu de s'inspirer du passé.

Fragonard ne lui est redevable d'aucune faveur particulière. Sa véritable gloire

commence un peu avant la mort de Mme d'Etiolles. Il ne fut pas du reste en rapports réguliers avec la maison royale et les courtisans, comme l'avait été son maître Boucher.

Ce furent des femmes qui protégèrent surtout Fragonard.

Pour elles il créa une série de chefs-d'œuvre dans la décoration de leurs demeures luxueuses, chefs-d'œuvre qui devaient avoir des histoires et des aventures bizarres.

Il entreprit une série de panneaux pour la célèbre danseuse, Mlle Guimard, dont il ne fut peut-être que l'ami tout simplement ; il décora son hôtel de la Chaussée d'Antin, connu des élégants sous le nom de Temple de Terpsichore. Il y fit un portrait de la fragile beauté en " Bergère d'Opéra " (la vie pastorale avec sa simplicité

était le genre préféré de l'époque). Mais comme il était engagé de côtés et d'autres, ayant des commandes pour plusieurs années, la "Sylphide" s'impatienta du retard qu'il apportait à ses travaux, lui fit des reproches sévères, et le railla même, prétendant qu'il n'en finirait jamais. Fragonard perdit patience, agacé par ses méchants propos. "C'est fini" dit-il, et il sortit. La Guimard ne put jamais le faire revenir, mais il se glissa seul, un jour, dans la maison, et à la place du sourire, il traca un escargot sur les lèvres de la danseuse.

Avant cette rupture, Fragonard avait peint plusieurs portraits de la Guimard.

Cependant le travail exécuté pour cet hôtel de la danseuse devait avoir des résultats auxquels on avait peu songé.

Afin de terminer cette décoration,

Fragonard fit appel à David, alors âgé de 25 ans, et David n'oublia jamais le service rendu. Il devait le payer au centuple quand arrivèrent les mauvais jours, et il s'acquitta avec un rare courage, à un moment où pareille action devenait dangereuse.

Le Chiffre d'Amour, une jeune femme gravant sur le tronc d'un arbre des initiales amoureuses, fut une des plus heureuses inspirations de Fragonard. On peut le voir à la Galerie Wallace où se trouve aussi l'exquis *Enfant blond; L'Heure du Berger* date de cette même année.

Quatre ans après la mort de Mme de Pompadour, la reine négligée, Maria Leczinska, suivit dans la tombe celle qui l'avait supplantée. Le chagrin et la contrition du roi ainsi que son vœu solennel de racheter sa conduite, ne

durèrent guère plus longtemps que ses pleurs.

Avant qu'une année fût écoulée, Louis XV s'était engoué de cette Jeanne, fille naturelle d'Anne Béqus, femme de basse condition de Vaucouleurs ; sans nom de famille et de père inconnu, la jolie enfant vulgaire des rues, aux cheveux blonds et aux manières folles, avait environ 26 ans, lorsque sur l'ordre du roi on lui fabriqua un faux certificat de naissance au nom d'Anne de Vaubernier ; en même temps on la mariait au comte Du Barry, gentilhomme obligeant de la cour, et elle apparut à Versailles sous le nom de comtesse Du Barry.

Les remontrances de Choiseul au roi contre ce nouvel avilissement du trône de France, et son mépris non dissimulé pour la comtesse parvenue, lui en firent une ennemie implacable.

La France allait en supporter les conséquences et Fragonard également.

Un des premiers cadeaux du roi à Mme Du Barry fut le petit château de Louveciennes ; elle s'occupa de le meubler avec faste. L'artiste Drouais lui vendit 2,000 livres des panneaux achetés à Fragonard pour être placés au-dessus des portes. Ils ont disparu, mais ils procurèrent à Fragonard la décoration du pavillon luxueux qu'elle avait bâti pour recevoir le roi à ses petits soupers.

C'est donc pour elle que Fragonard peignit son chef-d'œuvre : les cinq toiles universellement célèbres de la série *Les Progrès de l'Amour dans le cœur des Jeunes Filles,* que l'on désigne le plus souvent sous le titre de *La Romance de l'Amour et de la Jeunesse* dans lesquelles le vieux roi est costumé en jeune berger et Mme Du Barry

en bergère. Dans *l'Echelle* ou le *Rendez-vous*, la favorite joue le rôle d'une jeune fille timide qui s'en va reconnaissant le roi dans le berger amoureux. *La Poursuite* vient après ; puis *Les Souvenirs* et *l'Amour Couronné ;* le dernier des cinq, *Délaissée,* ne fut terminé par Fragonard que vingt ans plus tard à Grasse pour compléter la série.

On ne sait pas exactement ce qui amena un malentendu entre le peintre et la favorite et empêcha les chefs-d'œuvre de Fragonard d'être acceptés. Quelle qu'en soit la cause, elle les refusa. On dit qu'ils racontaient de façon trop chaste les amours de Mme Du Barry et du roi, ce dernier préférait les panneaux plus suggestifs de Vien. Il est vrai que les quatre premiers panneaux qu'elle possédait de Fragonard étaient d'un goût licencieux qui ne se trouvait plus dans les cinq autres ; à la

PLANCHE V.—LA LEÇON DE MUSIQUE

(Musée du Louvre)

Esquisse ravissante où l'on voit la jeune fille en satin blanc assise au clavecin, le jeune homme appuyé à son fauteuil et prêt à tourner les pages, tandis qu'un chat couché sur de la musique, près d'une mandoline, lève la tête et regarde de façon amusante.

vérité l'anecdote qui y est contée nous importe peu, quand nous admirons la masse du feuillage et les arbres élancés vers le ciel ; Fragonard craignait qu'on ne le mît en concurrence avec Vien : ce fut, en effet, ce dernier qu'on choisit. Ainsi les tableaux délaissés pendant vingt ans dans l'atelier de Fragonard formèrent une grande partie de son bagage quand il s'enfuit de Paris.

Mme Du Barry était d'origine vulgaire ; tandis que la Pompadour attirait auprès d'elle les grands esprits et les artistes de son temps, la favorite actuelle amenait à la cour les chanteurs vulgaires des plus bas théâtres. Louis s'amusait maintenant de chansons obscènes.

C'est une ironie vraiment que Fragonard qui n'eut jamais la faveur royale soit devenu le plus grand artiste du temps, et que Mme Du Barry ait rejeté sa plus belle

œuvre, où se manifeste toute la perfection de son délicieux talent.

En recherchant dans les écrits de Mme Du Barry (il y en a quatre volumes reliés), on trouve la liste des tableaux peints pour elle par Boucher, Vien, Greuze et par d'autres, il n'y est pas question de Fragonard.

IV

LE MARIAGE

A Grasse vivait alors, dans une importante maison où se distillaient les parfums des fleurs, une famille originaire d'Avignon, du nom de Gérard, qui était amie des Fragonard.

Âgée de dix-sept ans, Marie-Anne Gérard avait été envoyée à Paris et confiée aux soins de Fragonard, pour

gagner sa vie chez un marchand de parfums, nommé Isnard.

La jeune fille avait un penchant très réel pour la peinture. Il lui fallait un professeur; qui était mieux qualifié pour cela que son compatriote ? Quoi de plus naturel ? Elle était gaie, pleine d'entrain; ils pourraient parler du pays natal et des gens au milieu desquels ils avaient été élevés. Telle qu'elle apparait dans un de ses portraits peint par Fragonard, elle n'était pas très jolie; une taille épaisse, de gros traits; mais elle possédait la jeunesse et la fraîcheur qui compensaient les défauts de sa nature physique.

Fragonard, âgé de 37 ans, l'épousa dans sa 18ème année, et il eut d'elle une fille, Rosalie, et dix ans plus tard, en 1780, un fils, Alexandre Evariste Fragonard.

Avec les nouveaux époux vinrent habiter

la sœur de la jeune femme, Marguerite, et son jeune frère, Henri Gérard, qui apprenait la gravure.

Le mariage transforma de suite les habitudes et l'art de Fragonard. Les premières flambées de sa jeunesse étaient maintenant éteintes. Les coquetteries des filles de joie avaient fait place à la grâce et à la tendresse de la vie familiale, le berceau remplaçait le lit aux couvertures envolées des aventures légères, et la chair rose des enfants fleurissait sur ses toiles. Il laissa de côté les bergers et les bergères à la mode pour peindre dès lors la réalité des scènes qu'il avait sous les yeux. Il apporta dans ses plus simples compositions une science d'arrangement, un sens du style et une noblesse dignes des sujets les plus majestueux. A ce moment il subit l'influence des paysagistes hollandais, leur

emprunta l'exactitude du feuillage, la vérité de leur dessin, leur minutieuse observation des animaux, les nuages de leurs ciels et le fini puissant de leur manière. (On conteste qu'il soit allé en Hollande.) Il était un artiste trop subtil, d'un génie trop original pour imiter complétement leur style ; il ne leur emprunta de leur adresse que ce qui pouvait se mêler à la grâce française sans la compromettre. Il se contente maintenant de sa maison et de son jardin comme décors, de sa famille comme modèle. Il montre qu'un artiste n'a pas besoin d'aller à l'étranger pour trouver des sujets qui valent la peine d'être peints.

L'Heureuse fécondité, La Visite à la nourrice, (la 2ème), *La Maîtresse d'école, La Bonne-Mère, Le Retour au logis, L'Education fait tout,* le *Dites donc, s'il vous plait,* sont de cette période.

Fragonard excellait aussi à peindre les miniatures. On peut voir au Louvre, sous des noms de fantaisie, de petits portraits par lui qui montrent qu'il n'ignorait pas l'œuvre de Franz Hals. La figure d'homme, connue sous le nom de *Figure de fantaisie ou Inspiration,* est digne du grand maître hollandais. En effet, elle le rappelle beaucoup dans la manière de peindre directement, l'arrangement du costume, la façon de traiter les mains. Devant *La Musique* on a une semblable impression, et même devant *La Chanteuse,* dont le corsage, les manchettes, le haut jabot sont empruntés à l'époque de Hals. *La Leçon de musique,* au Louvre, fut exécutée vers la même époque.

Depuis quelque temps, le vieux maître Boucher n'était plus que l'ombre de lui-même. Un an après le mariage de

PLANCHE VI.—L'ETUDE

(Musée du Louvre)

La jeunesse en fleur, la mignardise coquette, la souplesse de la pose, le froufroutement des étoffes, le luxe des satins et des velours, la légèreté des dentelles, un sourire de volupté, tout ce qui constitue la manière de Fragonard est réuni dans cette toile.

Fragonard, il fut trouvé mort, assis à son chevalet, devant une peinture inachevée de *Vénus,* le pinceau tombé de sa main.

Le 10 mai, Louis XV mourut, son corps fut glissé hâtivement dans une bière et inhumé sans pompe et sans honneurs à Saint-Denis, insulté par la foule massée sur son passage.

Même la pauvre Du Barry en pleurs avait été chassée du palais sur l'ordre du roi en délire ; d'Aiguillon, Maupeou et Terray étaient aussi partis. Et la cour saluait le nouveau roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette.

Une transformation s'opérait ; c'était fini, croyait-on, des scandales. De hauts esprits s'intéressaient à la cause du peuple, leurs écrits se répandaient partout, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau, d'Alembert, Helvétius, Condillac, l'abbé Raynal, en

appelaient au respect de soi-même, à la dignité, à l'honneur, au bon sens, au désir de liberté de l'être humain, au droit individuel, et travaillaient à l'abolition de l'ancien régime.

Cependant Mme Du Barry subit une exécration imméritée. Pendant son règne, la Bastille ne reçut pas de prisonniers sur son ordre ; les intrigants qui l'entouraient et dont elle fut le jouet étaient responsables de tout le mal dont elle fut accusée. Et même le nouveau roi, dont la sévère lettre de cachet l'avait bannie dans un couvent, s'adoucit et lui permit de retourner à sa maison de Louveciennes. Mme Du Barry s'était efforcée d'abolir les lettres de cachet ; elles furent rétablies pour elle.

Aux yeux de Fragonard tout cela n'était que honte et misères politiques, cependant

son foyer allait en être atteint, il devait être dépouillé et ruiné, sa femme réduite à mendier son pain dans les rues de Paris.

Mais l'avenir lui était encore heureusement caché. Il était, à ce moment, en plein succès.

Le nom de Fragonard sera toujours lié à celui de son ami et protecteur, le riche fermier général Bergeret de Grandcour. Il partit pour l'Italie avec Fragonard qui avait alors 42 ans et qui était ravi de revoir ce pays après douze années. On était en famille, Fragonard avec sa femme, Bergeret de Grandcour avec son fils, sans parler des domestiques, du cuisinier et de la suite. Ce fut un voyage heureux, gai, fait avec un grand luxe.

Autrefois Fragonard était venu en Italie en étudiant inconnu et pauvre ; il voyageait maintenant en grand équipage, hôte d'un

homme important, visitant les palais et les églises, reçu par les hauts personnages, déjeunant avec l'ambassadeur de France, ayant audience du pape, conseillant Bergeret de Grandcour dans ses achats de trésors artistiques. Il goûta tous les avantages de la richesse. Il assista à un concert chez lord Hamilton, causa avec *la belle Emma* (lady Hamilton). Il fit l'ascension du Vésuve et séjourna à Naples. C'est là qu'il apprit que le roi Louis XV était mourant.

On se remit en route pour Paris en passant par Venise, Vienne et l'Allemagne.

La fin du voyage fut gâtée par une de ces misérables querelles qui semblent terminer toujours les amitiés des hommes supérieurs. Se rendant chez Bergeret de Grandcour à Paris pour y prendre son carnet d'esquisses faites pendant le

voyage, Fragonard apprit avec étonnement et consternation que Bergeret refusait de le rendre, le réclamant en paiement de ses dépenses du voyage. Cette fâcheuse affaire se liquida devant les tribunaux, Bergeret fut condamné à rendre les dessins ou à payer 30,000 livres. Une rupture était imminente mais elle fit place à la réconciliation, et le fils de Bergeret devint un des amis les plus intimes de Fragonard.

V

LA TERREUR

Louis XVI accorda à Fragonard l'asile recherché avec ambition par les artistes de son temps, un atelier et un logement au Louvre, comme cela avait déjà été accordé à Boucher.

Il s'y installa avec sa femme, sa fille Rosalie, son fils Alexandre Evariste, et sa belle-sœur Marguerite Gérard, pour y vivre presque dans l'opulence ; il gagnait environ 8,000 livres. Il était la vie et l'âme d'un groupe d'hommes distingués qui se réunissaient autour de lui.

Sa belle-sœur Marguerite Gérard était aussi belle et de manières aussi distinguées que sa femme était épaisse et vulgaire ; l'accent de Grasse qui rendait la parole de sa femme si désagréable à entendre s'adoucissait dans la bouche de Marguerite. L'amitié et la compagnie de cette jeune fille devenait de plus en plus agréable au peintre vieillissant. Leur correspondance privée était passionnément affectueuse et des bruits de scandale se répandaient, qu'il est difficile d'affirmer ou de réfuter. Les dernières lettres de la jeune fille sont

PLANCHE VII.—LE CHIFFRE D'AMOUR

(Collection Wallace, Londres)

Fragonard, comme son maître Boucher, quitta bientôt les peintures historiques et religieuses pour employer ses talents charmants au récit de la vie de son époque. Cette mignonne figure silhouettée sur un fond de ciel et d'arbres, parmi ce paysage où il était passé maître, est une des chastes compositions du peintre.

curieuses à lire, quand répondant à Fragonard qui lui demandait de l'argent alors qu'il était vieux et ruiné, elle lui envoya une façon de sermon, lui disant: "de pratiquer l'économie, d'être raisonnable, et de se souvenir qu'en méditant sur des choses imaginaires, on ne fait que les accroître sans en être plus heureux."

Mais, pour l'instant, Fragonard vivait sans soucis au Louvre, au milieu d'amis dévoués, et il atteignit sa 55ème année avant de voir disparaître ses amis et ceux qu'il aimait. Sa fille Rosalie mourut à dix-huit ans. Ce fut pour lui une grande douleur qui l'accabla.

Une ombre sinistre commençait d'envahir la France.

La convocation des Etats Généraux était imminente. Paris retentissait des revendications du Tiers-Etat. Les Etats

Généraux se réunirent à Versailles le 5 mai 1789. Au bout d'un mois environ ils se déclarèrent "Assemblée Nationale." La révolution était commencée. Le 14 juillet vit la chute de la Bastille. Le 22, le peuple pendit Foulon au réverbère du coin de la place de Grève, et "à la lanterne" devint le cri populaire.

La tempête avait grondé pendant des années avant la mort de Louis XV. Elle se déclara menaçante et sombre.

Fragonard et ses amis étaient parmi les indépendants libéraux que l'amour de l'élégance et du luxe n'avait pas empêchés d'être émus par les souffrances du peuple. L'esprit de Fragonard l'attirait naturellement vers les idées nouvelles. En vérité il devait peu à la cour, et quand la France fut menacée par la coalition de l'Europe, il alla avec Gérard, David, et quelques

artistes femmes, donner ses bijoux à l'Assemblée Nationale.

Pour la ruine de la cause de la monarchie constitutionnelle et de la dernière espérance du parti de la cour, survinrent la mort de Mirabeau, la fuite du roi à Varennes, son arrestation. Puis les Girondins, les Jacobins sous Robespierre, les Cordeliers sous Danton, Marat, Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine.

La proscription des émigrants suivit bientôt. Il était aussi périlleux de quitter Paris que d'y rester. Dans la nuit du 9 août, le tocsin sonna le glas de la monarchie, trois jours plus tard le roi et la famille royale étaient prisonniers au Temple.

La Convention Nationale se réunit pour la première fois le 21 septembre 1792, décréta la première année de la République,

abolit la royauté et les titres de noblesse. Le 21 janvier 1793 le roi était guillotiné. De juillet 1793 à juillet 1794 ce fut la Terreur.

Fragonard craignait de fuir la tempête. Il pouvait être pris à tout moment. Ce n'est pas sans tristesse qu'il regardait l'écroulement de l'aristocratie, la ruine des fermiers généraux maintenant en prison ou en jugement; ses moyens d'existence étaient complètement épuisés.

Sans haine pour la royauté ou pour la République, les artistes plébéiens de naissance dont beaucoup étaient vieux, ne pouvaient que voir d'un œil terrifié le vaste soulèvement. Leur art était complètement démodé, remplacé par un autre, solennel, sévère, héroïque.

Pendant cinquante ans l'art charmant du XVIII^{ème} siècle fut oublié complètement, devenu un objet de mépris et de risée.

Le puissant et jeune ami de Fragonard, David, veillait sur lui. Il avait atteint à la plus haute popularité, étant membre de la Convention. Il saisissait toutes les occasions de montrer son amitié publiquement, rendait visite à Fragonard régulièrement, lui garantit son logement au Louvre, favorisa son élection au jury des Arts créé par la Convention pour remplacer l'Académie royale. Mais le vieil artiste était douloureusement frappé. Les acheteurs de ses tableaux étaient dispersés, leur argent et leur pouvoir disparus, ainsi que la faveur dont ils jouissaient. Fragonard continuait à travailler sans conviction et sans entrain. La nouvelle école avait déraciné son idéal. Il lutta, essaya de se plier aux idées modernes, mais il échoua. Il contribua à planter un arbre de la liberté dans la cour du Louvre,

en songeant au moment où il pourrait quitter Paris. C'était une farce tragique qui lui martyrisait l'âme. Les gloires de la Révolution l'alarmèrent.

Il vit les parents de ses amis trainés à la guillotine. Il s'était mis à l'abri de la suspicion et de l'arrestation en donnant en 1794 (année de la Terreur) un certificat attestant qu'il n'avait pas l'intention d'émigrer, ajoutant une déclaration de résidence, et réclamant son droit de citoyen. Il sentait que cela ne le garantissait pas suffisamment en ces temps terribles.

Des amis avaient été saisis pendant la nuit ; Hubert Robert fut pris et conduit à Saint Lazare, n'échappant à la mort que grâce à un homonyme qui avait répondu à l'appel de son nom. L'état de misère des artistes et de leurs familles était effrayant.

PLANCHE VIII.—LE VOEU À L'AMOUR

(Musée du Louvre)

Ce tableau fait partie du Legs Aoudéoud et doit être de la même époque que la *Fontaine d'amour* de la collection Wallace ; c'est une des plus heureuses inspirations de Fragonard, une toile blonde et fraîche, exquise.

Fragonard accepta avec joie l'invitation d'un vieil ami de sa famille, M. Maubert, d'aller chez lui à Grasse.

Peu de temps après la mort de Mme Du Barry, Fragonard se tournant vers le Midi où il était né, mettait dans ses bagages les quatre toiles terminées du *Roman de L'Amour et de la Jeunesse,* les cinq autres non achevées, installait sa famille dans une chaise de poste, et quittait Paris.

Arrivé à Grasse, loin du fracas et des luttes politiques, il plaça ses panneaux décoratifs universellement célèbres dans le salon de son hôte où ils s'adaptaient admirablement, peignant pour les dessus de portes: *L'Amour conquérant, L'Amour folie, L'Amour poursuivant une colombe, L'Amour embrasant l'univers* et un autre panneau au-dessus de l'âtre, *Le Triomphe de l'Amour.*

Il avait du reste une facilité étonnante ; au dos des grands portraits de la salle Lacaze, les Goncourt ont découvert ces mots écrits par l'artiste lui-même : "Portrait de M. de la Bretèche, peint par Fragonard en 1769, *en une heure de temps*" et quand on lui demandait comment il avait commencé : "Tire-toi d'affaire comme tu pourras," m'a dit la nature.

Pendant ce séjour à Grasse, il fit aussi les portraits des frères Maubert, et pour sauver son hôte des rumeurs dangereuses et des hostilités, il décora le vestibule d'emblêmes révolutionnaires, bonnet phrygien, haches et faisceaux, masques de Robespierre et de l'abbé Grégoire. Son hôte était le grand-père maternel de Malvilan, à la mort de qui la chambre et sa décoration de panneaux mesurant 3^m 50 sur 2^m 20 et 2^m 40, furent vendues le 8 février 1898 à un

amateur américain pour le prix énorme d'un million deux cent mille francs.

VI
LA FIN

Fragonard regagna avec sa famille sa vieille résidence du Louvre alors que Napoléon était au pouvoir. Il revenait à Paris pauvre et vieux.

Il n'avait plus d'énergie, ses doigts plus d'habileté, sa vie presque pas de souffle. Il était démodé, semblait un revenant, ses efforts étaient vains pour saisir l'esprit de l'époque. Il produisit dès lors très peu. Il eut un succès éphémère avec un tableau soi-disant historique ; mais que connaissait-il des modernes allégories politiques ? Quel enthousiasme pouvait-il avoir pour les jours fameux de la Révolution ? La satire lui importait aussi peu

que les splendeurs héroïques de la Grèce et de Rome. Les Dieux de l'élégance étaient morts ; une moralité sévère et froide occupait leurs autels.

Nous possédons un portrait de lui à la plume à cette époque ; il est petit, avec une grosse tête, gras, les joues rouges, les yeux étincelants, des cheveux gris très frisés.

On le voit se promenant dans le Louvre avec un manteau de drap gris, sans agrafes ni boutons, un manteau qu'il serre autour de sa taille quand il est au travail avec n'importe quoi, un bout de ficelle ou de ruban. Tout le monde aime le "petit père Fragonard." Il reste alerte et gai malgré la mauvaise fortune, le vieux visage sourit même à travers les larmes.

Ainsi s'approchant de sa fin d'un pas tremblant, il vit Napoléon créé Empereur des Français.

En 1806, le jour du premier de l'an où fut aboli le calendrier établi à la Révolution, le logement des artistes du Louvre fut supprimé brusquement par décret de l'Empereur. Les Fragonard allèrent demeurer près du restaurant Véry, rue de Grenelle Saint-Honoré.

Le déplacement n'était que le prélude d'un plus long voyage.

Le vieil artiste marche maintenant d'une façon plus indolente qu'autrefois ; ses 74 ans ont enlevé toute vivacité à ses pas. En revenant du Champ de Mars un jour que la température était étouffante, il entra dans un café pour prendre une glace ; une congestion du cerveau se déclara et le 22 août 1806 à 5 heures du matin Fragonard tomba dans l'éternel sommeil. Son maître Boucher était mort à la même heure.

Ainsi finit le dernier des grands peintres du délicieux dix-huitième siècle français.

Mme Fragonard vécut jusqu'à 77 ans et mourut en 1824. Marguerite Gérard eut une carrière heureuse comme artiste sous l'Empire et la Restauration, elle mourut à 76 ans comblée d'honneurs et de fortune.

Ainsi se terminèrent paisiblement les jours de Fragonard et de ses proches après les années tragiques de la Terreur.

Ayant exécuté d'un pinceau prodigue une suite de chefs-d'œuvre charmants, Fragonard disparut, négligé et presque discrédité pendant des années, en compagnie, du reste, de Watteau, Boucher et Greuze.

Pour bien se rendre compte du dédain dans lequel on tenait cet art délicat, voluptueux, exquis, il faut se reporter aux confidences des Goncourt sur leurs premiers achats de collectionneurs ; dans les boutiques de bric-à-brac de la place du

Carrousel, parmi les papiers à envelopper les paquets, ils trouvèrent des sanguines de Watteau, des gouaches de Fragonard ; on se rappelle les prix élevés qu'elles atteignirent à "la vente de la Maison d'un artiste."

C'est après le romantisme, enfiévré du moyen-âge, que l'on redonna de l'estime aux artistes qui avaient, de leur manière insouciante et amoureuse, précédé la Révolution ; ce fut justice car pour comprendre notre XVIII^{ème} siècle, c'est à eux qu'il faut se reporter ; petits-maîtres, a-t-on dit longtemps ; grands et véritables peintres comme on le reconnaît maintenant, expression fidèle et charmante d'une des plus séduisantes époques de l'Art français.

Imprimerie Pierre Lafitte et Cie,
Paris.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu

Carrousel, parmi les papiers à envelopper les paquets, ils trouvèrent des sanguines de Watteau, des gouaches de Fragonard ; on se rappelle les prix élevés qu'elles atteignirent à "la vente de la Maison d'un artiste."

C'est après le romantisme, enfiévré du moyen-âge, que l'on redonna de l'estime aux artistes qui avaient, de insouciante et amoureuse, Révolution ; ce fut justi comprendre notre XVIIIème eux qu'il faut se reporter ; a-t-on dit longtemps ; grand peintres comme on le reconn expression fidèle et charma plus séduisantes époques de

Imprimerie Pierre Lafitte et
Paris.

30/ —

Biblioteka Główna UMK
300044144097

Biblioteka Główna UMK
300044144097

Biblioteka
Główna
UMK Toruń
1514161